

## "Ch'tis" : pourquoi un tel succès ?

Les sociologues n'ont pas été tendres pour les "ch'tis" : Michel Wieviorka dans un entretien à la *Chaine parlementaire* s'étonne du succès d'une image de la France complètement déconnectée des réalités sociales du monde actuel et réduite à un bureau de poste un peu spécial. Dans *le Monde*, Philippe Marlière, considère que ce qui est mis en scène est "un prolétariat dévoué, mais pas très futé, dans une région économiquement arriérée".

Ce qui est rejeté par les intellectuels est précisément ce qui a fait le succès du film, c'est son enracinement dans la culture populaire, qualifiée de "gentillesse" par le critique cinématographique du *Monde* et considérée comme "un passé fantasmé".

Il faut se donner la peine de voir que ce film, voulu comme une caricature avec toutes les exagérations dues au genre, présente cependant une manière de vivre collective qui a des caractéristiques bien précises, explicitement revendiquées par l'auteur Dany Boon dans ses nombreux entretiens :

- un collectif social n'est pas centré sur lui-même mais est accueillant aux nouveaux membres : cette posture est montrée par l'accueil fait au receveur venant du sud et arrivant dans un logement de fonction sans meuble. Cette absence est immédiatement résolue par une collecte ;
- un collectif social se soucie de ses membres et a une attitude active à leur égard : dans le film chacun des deux héros s'attache à résoudre les problèmes de l'autre et y parvient ;
- le parler vrai est considéré, à l'intérieur du groupe, comme le moyen de parvenir à la résolution des problèmes : les deux couples des héros trouvent une issue à leur problème quand la vérité de chacun est proclamée.

Cette attitude, qui consiste à se sentir concerné par les autres, semble naturelle à Dany Boon, mais il voit bien qu'elle heurte davantage que les différences d'accent : "si j'entends une conversation à côté, je participe à la discussion. Chez nous, c'est naturel. A Paris, toute la table se retourne et me considère comme dingue" (entretien avec Christophe Carrière de *l'Express*). Une telle attitude est ressentie comme "populaire", traduisant l'ancienne interconnaissance villageoise ou celle des quartiers populaires, attitude abominable pour la classe moyenne supérieure qui ne la supporte pas.

Pourtant, ce souci efficace des autres, est valorisé ailleurs comme tel : par exemple, dès 1835, Tocqueville notait que la jeune démocratie américaine qui anticipait l'égalité des conditions qui se répandrait ensuite dans toute l'Europe, s'appuie davantage sur le pouvoir de l'individu, son initiative, son efficacité quand plusieurs individus s'associent librement, que sur les autorités établies. Cette conviction qu'il faut encourager l'action associative, pratiquer ce que les américains appellent l'*empowerment* devrait permettre, par le biais des nécessités intrinsèques de l'action collective librement entreprise, de retrouver la logique de la confiance réciproque, du respect de soi par le travail bien fait, du respect des autres par l'attention qui leur est portée, du sens de la délibération collective, en un mot de la démocratie vivante. Dans *Faire société*<sup>1</sup> Jacques Donzelot montre bien qu'en milieu

---

<sup>1</sup> Jacques Donzelot avec Catherine Mével et Anne Wyvekens, *Faire société. La politique de la ville aux Etats-Unis et en France*, Seuil, 2003

populaire dans les villes américaines, il est possible encore de mobiliser les forces d'un quartier pour lutter contre sa dégradation.

Contre la solidarité populaire, les classes moyennes ont une pratique individualiste qui caractérisait déjà les élites sociales encore peu nombreuses d'avant la Révolution industrielle. À l'encontre des milieux populaires où les individus se perçoivent interchangeable, avec un destin tracé d'avance et où la solidarité est inscrite dans la situation, les classes supérieures sont composées d'individus dont chacun doit déterminer son destin particulier, sa "carrière", sa réussite individuelle. Dans une telle configuration, l'autonomie est nécessaire pour pouvoir s'ajuster aux hommes et aux événements, indépendamment des croyances et des opinions collectives, s'il en reste. De ce fait l'individualisme est une généralisation d'une situation historique ancienne du simple fait de l'accroissement de la classe moyenne.

Ce qui oppose les comportements, c'est la posture finalement très "politique" que l'on choisit : il s'agit de reprendre ou non la posture antique de "concorde" dont Cicéron traçait déjà le programme, que les humanistes de la Renaissance ont redécouvert, que les cités états du moyen âge avaient à cœur de pratiquer dans leur visée "communale" (dont le beffroi des *ch'tis* est une trace et qui se trouvait déjà dans la fresque du *Buon governo* à Sienne), dont Robert Putnam<sup>2</sup> a testé l'efficacité actuelle dans l'Italie contemporaine et dont John Pocock<sup>3</sup> a pu dire que la Révolution américaine est son dernier grand acte. C'est le pari des *ch'tis* et son succès manifeste qu'une telle posture est toujours vivante. La posture opposée, c'est celle d'une "société liquide", comme la décrit Zygmunt Bauman, où chacun investit dans sa relation aux autres au gré de ses intérêts passagers, ce qui rend la société fluide et sans repères et les relations "jetables".

Se prendre en main collectivement n'est cependant pas une simple tradition des milieux populaires car le mouvement associatif est le fait de toutes les classes sociales. Le danger de l'interprétation intellectuelle et péjorative des *ch'tis* est de penser comme un résidu populaire la version effectivement populaire (et voulue caricaturale pour les besoins de la comédie) d'une attitude largement répandue et indispensable pour le survie de toute collectivité. Dans tout couple ou collectif plus large, le souci du groupe doit se traduire par une attitude active, par la volonté de faire ce qu'il faut pour que le groupe fonctionne et par la volonté de le maintenir ouvert aux nouveaux arrivants.

Philippe Cibois

---

<sup>2</sup> Robert D. Putnam with Robert Leonardi and Raffaella Y. Nanetti, *Making Democracy Work. Civic Traditions in Modern Italy*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1993

<sup>3</sup> John Pocock, *Le Moment Machiavélien*, Presses Universitaires de France, 1997 (édition originale 1975)